



VIII

## LE PROCÈS

DE

## DANTON

13-16 germinal an II

(2-5 avril 1794)

### PRÉLIMINAIRES

---

VUES SUR DANTON

**O**N A BEAUCOUP écrit sur Danton. Pas toujours des choses justes et nécessaires. Trop souvent avec un manque d'objectivité flagrant. Il eut après sa mort et continue à avoir des panégyristes fervents et des détracteurs haineux.

Le véritable promoteur du culte de Danton fut le docteur Robinet, un disciple d'Auguste Comte, qui avait consacré vingt-cinq ans de sa vie à militer pour Danton<sup>1</sup>. Il eut un émule de

---

1. Son premier livre : *Danton. Mémoire sur sa vie privée*, date de 1865, le dernier : *Danton, homme d'Etat*, de 1889.

marque dans la personne de l'historien Aulard qui apporta dans l'accomplissement de sa tâche des qualités d'érudition et de compétence professionnelle qui manquaient à Robinet. Depuis lors, pendant près de vingt ans, Danton sera considéré comme le plus grand homme de la Révolution. Il aura sa rue, sa statue, son nom sera évoqué dans toutes les cérémonies officielles.

Une réaction brusque a lieu en 1912. On en est redevable à Mathiez, ancien collaborateur d'Aulard à la revue *La Révolution française*, qui, s'étant séparé de son aîné, venait de fonder sa propre revue, destinée à exalter l'œuvre de Robespierre, dont le nom était voué à l'exécration par les dantonistes. Quelque vingt-cinq ans auparavant Aulard avait publié une étude sur la fortune de Danton<sup>1</sup>. Mathiez reprend le sujet dans une suite d'articles véhéments, passionnés, qui tendent à démontrer que Danton n'avait fait que se vendre à tous ceux qui voulaient l'acheter.

Ce qui était grave, c'est que toutes les accusations formulées par Mathiez étaient fondées sur des calculs rigoureusement et minutieusement établis, qui les faisaient paraître irréfutables et parfaitement convaincantes. Les historiens de tendance réactionnaire ne manquèrent pas d'utiliser cette démonstration accablante et surent exploiter avantageusement les arguments que leur fournissait le travail de Mathiez. L'« idole pourrie », frappée à coups redoublés, paraissait s'effondrer définitivement. Louis Barthou, qui se passionnait pour l'histoire de la Révolution française, et qui admirait profondément Danton, a voulu, dans un livre ardent, qui compte parmi ses meilleurs<sup>2</sup> le laver de ces taches. Sa plaidoirie fut émouvante mais ne réussit pas à effacer le souvenir des coups de massue assenés par Mathiez à sa victime.

Il me paraît inutile et vain de le combattre sur ce terrain. Je crois seulement que la portée du débat a été faussée dès le début, et que l'on s'est égaré dans des sentiers tortueux pour aboutir à une impasse. Car, enfin, qu'est-ce Danton ? Que lui demandons-nous ? Que cherchons-nous en abordant son ombre posthume ? Est-ce de savoir combien d'argent il a gagné au cours de sa carrière politique, et comment ? Ou quels sont les services qu'il a rendus à la Révolution ? Si l'on entend le juger sous ce dernier rapport, ce n'est pas le bilan de sa fortune qu'il

1. *Révolution française*, 1888, t. XV, p. 289-311 et 1889, t. XVI, p. 51-54.

2. *Danton*, Paris, 1932, p. 447.

y a lieu de dresser, mais celui de ses actes. Si celui-ci, en fin de compte, est en mesure d'établir que l'activité de Danton a contribué effectivement au triomphe de la Révolution, peu importe s'il a reçu de la Cour ou ailleurs, 30 000 livres, ou 300 000, ou même 3 millions. Par contre, s'il avait été démontré qu'il n'eût jamais touché un sol de personne, mais qu'il ne fut pas le sauveur de la France révolutionnaire à l'époque où les Allemands et les émigrés marchaient sur Paris, on aurait bien le devoir de le proclamer « grand honnête homme », mais aussi celui de le rayer définitivement du nombre des grands révolutionnaires.

#### DANTON VU PAR GOHIER, SON SUCCESSEUR

AU MINISTÈRE DE LA JUSTICE<sup>1</sup>

Il y avait trois ans que j'entendais parler de Danton, et je ne l'avais jamais vu, lorsque je fus nommé son successeur au ministère de la justice. Condorcet me conseilla de le voir comme un homme facile à attacher aux bons principes, et qui pouvait les servir ou leur nuire beaucoup. L'espérance des gens qui observaient et qui réfléchissaient, désignait Danton, à cette époque, comme l'intermédiaire par lequel le génie qui devait organiser la République, pouvait communiquer avec les passions qui l'avaient enfantée.

La célébrité de Danton avait commencé aux Cordeliers, qu'il avait rendus plus célèbres.

Les grandes places de la révolution étaient déjà prises dans le système de la liberté associée à un trône : Danton, qui voulait

1. Secrétaire général du ministère de la Justice dès octobre 1792, lorsque Garat vint y remplacer Danton, nommé à la Convention, l'avocat Louis-Jérôme Gohier, qui, après avoir représenté le département d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée législative, n'avait pas été réélu à la Convention, devint ministre lui-même en mai 1793 quand son patron passa à l'Intérieur. Faisant preuve d'une souplesse et d'une endurance remarquables, ce modéré réussit à se maintenir à son poste durant toute la Terreur, jusqu'à la suppression générale de tous les ministères. Il a tracé dans ses *Mémoires* un « portrait » très nuancé de Danton qui a passé presque inaperçu. Le voici.

une grande place encore, conçut le premier le projet de faire de la France une République.

Il y a deux routes à prendre pour tout grand changement politique dans un Etat : ou on change l'opinion, qui change ensuite les pouvoirs et les institutions, ou on ébranle, on renverse les institutions et les pouvoirs, et l'opinion change ensuite. La première route est longue, et on la parcourt avec lenteur ; la seconde est moins une route qu'un précipice qu'il faut franchir : cela n'exige qu'un saut et qu'un instant. C'est celle-ci qui convenait à l'audace, à la paresse, au caractère ardent et indolent de Danton.

Il commença donc par tout troubler, par tout défaire ; et lorsque tout le monde était anarchiste, avec des vues plus grandes, et qui excitaient plus toutes les passions du peuple, Danton fut plus anarchiste que tous les autres.

Jamais il ne disputait de petits succès à personne, et cela était cause que tout lui servait d'aide pour s'en faire de grands.

Il avait en lui je ne sais quoi, qui faisait qu'on s'arrangeait autour de lui, pour être ses moyens, pour attendre l'ordre : il était, s'il est permis de se servir de ce mot, un grand seigneur de la sans-culotterie.

Au premier abord, sa figure et sa voix étaient terribles ; il le savait, et en était bien aise, pour faire plus de peur en faisant moins de mal.

Quand une fois Mirabeau fut bien corrompu, les plus grands moyens de corruption de la cour se tournèrent vers Danton : il est possible qu'il en ait reçu quelque chose ; il est certain que s'il y eut un marché, rien ne fut délivré de sa part, et qu'il resta fidèle à ses complices les républicains.

Après le 20 juin, tout le monde faisait de petites tracasseries au Château, dont la puissance croissait à vue d'œil : Danton arrangea le 10 août, et le Château fut foudroyé.

C'est là la véritable motion et le véritable décret qui ont créé la République.

Ces jours de gloire touchent aux 2 et 3 septembre, et Danton a été accusé de participation à toutes ces horreurs. J'ignore s'il a fermé ses yeux et ceux de la justice quand on égorgait : on m'a assuré qu'il avait approuvé comme ministre ce qu'il détestait sûrement comme homme ; mais je sais que, tandis que les hommes de sang auxquels il se trouvait associé par la plus grande victoire de la liberté, exterminaient des hommes presque tous innocents et paisibles, Danton, couvrant sa pitié

sous des rugissements, dérobait à droite et à gauche autant de victimes qu'il lui était possible à la hache, et que des actes de son humanité, à cette époque, ont été relatés comme des crimes envers la révolution, dans l'acte d'accusation qui l'a conduit à la mort.

Porté presque dans le même temps au ministère et à la Convention, Danton connaissait trop la révolution et les hommes pour ignorer que rester ministre n'était qu'un moyen de se perdre, et il renonça à un pouvoir exécutif qui mettait les infortunés, qui en étaient membres, sous le pouvoir de qui voulait les écraser.

Quel vaste champ de pensées et de gloire, au contraire, présentait la Convention aux Législateurs chargés de constituer une nation de 25 millions d'hommes en République.

Danton n'avait fait aucune étude suivie de ces philosophes qui, depuis un siècle à peu près, ont aperçu dans la nature de l'homme les principes de l'art social ; il n'avait point cherché dans ses propres méditations les vastes et simples combinaisons que l'organisation d'un vaste empire exige. Mais sa capacité naturelle, qui était très grande, et qui n'était remplie de rien, se fermait naturellement aux notions vagues, compliquées et fausses, et s'ouvrait naturellement à toutes les notions d'expérience dont la vérité était signalée par les caractères de l'évidence.

Il avait cet instinct du grand qui fait le génie, et cette circonspection silencieuse qui fait la raison.

Jamais Danton n'a écrit et n'a imprimé un discours. Il disait : Je n'écris point. C'est ce qui est arrivé dans divers siècles à quelques hommes extraordinaires qui, en passant sur la terre, y ont laissé des paroles et des disciples, et n'y ont point laissé d'ouvrages : ils ont senti sans doute ce que devait être un style pour être digne d'eux, et que ce style ils ne l'avaient point.

Les grands modèles de l'éloquence ancienne lui étaient presque aussi inconnus que les vues de la philosophie moderne ; mais ces mots de l'antiquité échappés du sein des grandes passions et des grands caractères, ces mots qui, de siècle en siècle, retentissent à toutes les oreilles, s'étaient profondément gravés dans sa mémoire, et leurs formes, sans qu'il y songeât, étaient devenues les formes des saillies de son caractère et de ses passions.

Son imagination, et l'espèce d'éloquence qu'elle lui donnait, singulièrement appropriées à sa figure, à sa voix et à sa stature,

étaient celles d'un (démagogue) ; son (coup d'œil) sur les hommes et sur les choses, subit, net, impartial et vrai, avait cette prudence solide et pratique que donne la seule expérience.

Il ne savait presque rien, et il n'avait l'orgueil de rien deviner : mais il regardait et il voyait.

A la tribune il prononçait quelques paroles qui retentissaient longtemps ; dans la conversation, il se taisait, écoutait avec intérêt lorsqu'on parlait peu, avec étonnement lorsqu'on parlait beaucoup. Il faisait parler Camille, et laissait parler Fabre d'Eglantine.

Tel était l'homme pour qui ses amis avaient une espèce de culte, et pour qui ses ennemis auraient dû avoir tous les ménagements, puisqu'il était nécessaire à la République.

Mais ses ennemis, pour qui il était l'homme le plus redoutable, ont toujours cru qu'il était pour la République l'homme le plus dangereux. Toutes les fautes de son parti lui étaient attribuées, parce qu'il ne les avait pas empêchées ; on lui créait une puissance énorme pour le diffamer et le perdre. Marat n'était qu'un furieux, Robespierre qu'un dictateur oratoire, et parce que Danton était seul capable de réaliser un grand projet d'ambition, on le voyait toujours occupé de ce projet.

Danton se voyait trop menacé par la peur qu'il faisait pour ne pas s'occuper de sa défense.

Dans le temps même que le côté droit avait la majorité, il demandait à hauts cris un gouvernement, frémissant presque également et du mal que ses ennemis pouvaient faire à lui et à son parti, et du mal que son parti et lui pouvaient faire à ses ennemis : pourvu que sa sûreté et celle de ses amis fussent garanties, il lui paraissait égal que toutes les passions fussent étouffées sous la force publique, ou qu'elles fussent sacrifiées par la prudence des chefs de parti.

Il se crut, il se vit, et il fut toujours menacé, et pour se sauver lui et les siens, il franchit toutes les barrières, tous les rubicons de la morale sociale : il chercha son asile et ses défenseurs dans des mesures détestables, parce que c'étaient les seules, par la nature des choses, que lui présentait son parti ; chef de l'insurrection de la démocratie, il en provoqua tous les excès, il en alluma les passions (effrénées) et le délire. Par lui furent demandés le tribunal révolutionnaire, l'armée révolutionnaire, les comités révolutionnaires, les quarante (sole) payés aux (sectionnaires) ; il frappa de tous les côtés avec son (trident) et toutes les tempêtes furent soulevées. Un instant il

parut au Comité de salut public ; le 31 mai et le 2 juin éclatèrent : il a été l'auteur de ces deux journées ; plusieurs les voulaient, seul il a pu les faire, tous ont pu les souffrir.

A peine il vit ses ennemis écartés, il se dépouilla de la puissance, et s'occupa des moyens de sauver ceux qui, malheureusement, étaient déjà perdus : ils étaient livrés à Robespierre et à Billaud ; Billaud et Robespierre accoururent au gouvernement lorsqu'il n'y avait plus de (combats à livrer) mais des échafauds à dresser.

Observez depuis ce moment la marche de Danton dans la Convention nationale ; vous le verrez occupé à se tracer une route oblique, dans laquelle il pût trouver en même temps son salut et celui des ennemis sur lesquels il venait de remporter un triomphe qui faisait bien plus sa douleur que sa joie. Il jette des cris de vengeance qui ébranlent les voûtes du sanctuaire des lois, et il insinue des mesures par lesquelles toutes les vengeances peuvent être avortées : ses transports, ses fureurs démagogiques ne sont plus qu'une hypocrisie ; le besoin et l'amour de l'ordre, de la justice et de l'humanité sont les véritables sentiments de son cœur : il se montrait barbare pour garder toute sa popularité, et il voulait garder toute sa popularité pour ramener avec adresse le peuple au respect du sang et des lois.

Quand le sort réservé aux (vingt-deux) parut inévitable, Danton entendit déjà, pour ainsi dire, son arrêt de mort dans le leur ; toutes les forces de cet athlète triomphant de la démocratie succombèrent sous le sentiment des crimes de la démocratie et de ses désordres ; il ne pouvait plus parler que de la campagne ; il étouffait ; il avait besoin de fuir les hommes pour respirer. A Arcis-sur-Aube la présence de la nature ne put calmer son âme qu'en la remplissant de résolutions généreuses et magnanimes : alors il revint portant dans son cœur la conspiration qu'il avait formée réellement dans le silence des champs et de la retraite.

Tous ses amis y entrèrent.

Je n'étais pas son ami, et j'étais trop surveillé pour ne pas rendre trop suspects ceux que je verrais souvent ; mais tous savaient bien que je serais l'ami d'une pareille conspiration, et que je lui prêterais tous les bons secours dont on me laisserait capable.

C'est à cette époque que j'eus avec Danton plusieurs entretiens, dans lesquels j'appris à prendre confiance dans tous les bons

sentiments de son âme que j'avais souvent soupçonnés. C'est alors qu'il me parla souvent avec désespoir et avec candeur des querelles de la Convention, des fautes de tous et des siennes, et des catastrophes qu'elles avaient amenées. « Vingt fois, me disait-il un jour, je leur ai offert la paix ; ils ne l'ont pas voulue : ils refusaient de me croire, pour conserver le droit de me perdre ; ce sont eux qui nous ont forcés de nous jeter dans le sans-culottisme qui les a dévorés, qui nous dévorera tous, qui se dévorera lui-même. »

Le but et le plan de la conspiration de Danton, quoiqu'on prit assez de soin de les cacher, étaient très clairs tous les deux.

Le but était de ramener le règne des lois et de la justice pour tous, celui de la clémence pour les ennemis ; de rappeler dans le sein de la Convention tous ceux de ses membres qui en avaient été écartés, en leur accordant et en leur demandant amnistie ; de soumettre aux examens les plus approfondis des représentants de la France, de la France elle-même et de l'Europe, cette constitution de 1793, rédigée par cinq à six jeunes gens dans cinq à six jours, et qui devrait être le chef-d'œuvre des forces actuelles de l'esprit humain, puisqu'elle doit être le premier modèle d'une démocratie de vingt-cinq millions d'hommes : d'offrir la paix aux puissances de l'Europe, en continuant à les battre ; de relever le commerce et l'industrie de leurs ruines par une liberté sans limites, les arts et les sciences de leurs débris par des encouragements magnifiques ; d'anéantir toutes les barrières qui séparent les départements des départements, toutes les inquisitions qui cherchent dans des portefeuilles et sur des cartes les preuves d'un civisme qui ne peut être réel que dans des âmes affranchies de toute inquisition, de regarder comme les uniques cartes de sûreté de la République de bonnes lois, un bon gouvernement, nos armées et leurs victoires.

Les mesures d'exécution de la conspiration de Danton, c'était de préparer un heureux changement dans les esprits par des feuilles telles que celle de Camille Desmoulins, d'ouvrir des communications et des intelligences entre le côté gauche et ce qui restait de membres du côté droit de la Convention, pour faire cesser cette division qui les livrait tous au despotisme de deux comités ; de ne regarder comme attachés sans retour au système exterminateur, que Collot, Saint-Just et Billaud ; de tenter de séparer d'eux Barère, en parlant, à ce qu'on lui croyait d'humanité ; Robespierre, en parlant à ce qu'on lui connaissait d'orgueil

et d'attachement pour la liberté ; d'ajouter sans cesse aux moyens de force et de puissance du Comité de salut public, parce que l'ambition, qui n'aurait plus à faire de vœux pour elle-même, pourrait enfin en faire pour le bien de la République, et que si, au contraire, elle continuait à faire servir de nouvelles forces à de nouveaux crimes, sa puissance, devenue plus odieuse par sa grandeur même, se porterait aux forfaits avec cette insolence et cette effronterie qui sont toujours les derniers excès et le terme de la tyrannie ; d'arriver enfin, ou par des mouvements gradués, ou par un mouvement inattendu, impétueux, au renouvellement total ou partiel des deux comités, pour faire entrer dans le gouvernement par une heureuse irruption, les vues grandes, généreuses et vraiment nationales, qui avaient tramé la conspiration.

Voilà de cette conspiration, qui a conduit tant de citoyens à l'échafaud, ce que j'en ai pu voir ou savoir ; et si dans les communications intimes des hommes, il existe pour eux quelque moyen de discerner la sincérité de l'imposture, les intentions magnanimes des intentions petites et personnelles, l'unique ambition de Danton, à cette époque, fut de réparer, par un bien immense et durable fait au genre humain, les maux terribles et passagers qu'il avait faits à la France ; d'étouffer sous une démocratie organisée avec une haute et profonde sagesse, le délire et les désastres de la sans-culotterie ; de faire expirer la révolution sous un gouvernement républicain assez puissant et assez éclatant pour rendre éternelle l'alliance de la liberté et de l'ordre ; d'assurer le bonheur à sa patrie ; de donner la paix à l'Europe ; et de s'en retourner à Arcis-sur-Aube, vieillir, dans sa paresse, au milieu de ses enfants et de sa femme.

C'est à cette hauteur de sentiments et de vues qu'avait été élevée l'âme de Danton par cette même conspiration qui avait élevé le talent de Camille à côté des pensées profondes et sublimes de Tacite ; et ceux qui en seront étonnés, déclareront par leur étonnement, qu'ils ignorent ce que peuvent dans une âme qui n'a pas cessé d'appartenir aux affections tendres de la nature, les reproches de la conscience pour embrasser la vertu comme l'autel où tout s'expie, et ce que peut une seule vue inspirée par la vertu pour créer ou pour agrandir le génie. En mourant pour la cause de l'humanité, on vit Danton porter et fixer un regard prolongé au ciel, qu'il était digne de regarder : et quelles qu'aient été ses fautes, la vérité lui rendra dans tous les siècles deux témoignages : il a foudroyé le trône, et il est

mort sur l'échafaud pour avoir voulu arrêter l'effusion du sang humain qui coulait par torrents sous la main des bourreaux et sur les fondements de la République.

#### RAPPORT DE SAINT-JUST A LA CONVENTION

*Le 11 germinal (31 mars) à l'aube, Danton fut arrêté. Trois ou quatre heures après, Saint-Just présentait à la Convention un long rapport préfabriqué, rédigé d'après les notes fournies par Robespierre, et dont je détache la partie consacrée à Danton :*

Danton, tu as servi la tyrannie : tu fus, il est vrai, opposé à Lafayette ; mais Mirabeau, d'Orléans, Dumouriez, lui furent opposés de même. Oserais-tu nier avoir été vendu à ces trois hommes, les plus violents conspirateurs contre la liberté ? Ce fut par la protection de Mirabeau que tu fus nommé administrateur du département de Paris, dans le temps où l'assemblée électorale était décidément royaliste. Tous les amis de Mirabeau se vantaient hautement qu'ils t'avaient fermé la bouche. Aussi tant qu'a vécu ce personnage affreux, tu es resté presque muet. Dans ce temps-là tu reprochas à un patriote rigide<sup>1</sup>, dans un repas, qu'il compromettait la bonne cause, en s'écartant du chemin où marchaient Barnave et Lameth, qui abandonnaient le parti populaire.

Dans les premiers éclairs de la Révolution, tu montras à la cour un front menaçant ; tu parlais contre elle avec véhémence. Mirabeau, qui méditait un changement de dynastie, sentit le prix de ton audace ; il te saisit. Tu t'écartas dès lors des principes sévères, et l'on n'entendit plus parler de toi jusqu'au massacre du Champ-de-Mars. Alors tu appuyas aux Jacobins la motion de Laclous, qui fut un prétexte funeste et payé par les ennemis du peuple pour déployer le drapeau rouge et essayer la tyrannie. Les patriotes, qui n'étaient pas initiés dans ce complot, avaient combattu inutilement ton opinion sanguinaire. Tu fus nommé rédacteur, avec Brissot, de

1. Robespierre.

la pétition du Champ-de-Mars, et vous échappâtes à la fureur de Lafayette, qui fit massacrer deux mille patriotes. Brissot erra, depuis, paisiblement dans Paris ; et toi, tu fus couler d'heureux jours à Arcis-sur-Aube, si toutefois celui qui conspirait contre sa patrie pouvait être heureux. Le calme de ta retraite à Arcis-sur-Aube se conçoit-il ? Toi, l'un des auteurs de la pétition, tandis que ceux qui l'avaient signée avaient été, les uns chargés de fers, les autres massacrés, Brissot et toi étiez-vous donc des objets de reconnaissance pour la tyrannie, puisque vous n'étiez point pour elle des objets de haine et de terreur ?

Que dirai-je de ton lâche et constant abandon de la cause publique au milieu des crises, où tu prenais toujours le parti de la retraite ?

Mirabeau mort, tu conspiras avec les Lameth, et tu les soutins. Tu restas neutre pendant l'Assemblée législative, et tu te tus dans la lutte pénible des Jacobins avec Brissot et la faction de la Gironde. Tu appuyas d'abord leur opinion sur la guerre ; pressé ensuite par les reproches des meilleurs citoyens, tu déclaras que tu observais les deux partis, et tu te renfermas dans le silence. Lié avec Brissot au Champ-de-Mars, tu partageas ensuite sa tranquillité et ses opinions liberticides ; alors livré entièrement à ce parti vainqueur, tu dis de ceux qui s'y refusaient que, puisqu'ils restaient seuls de leur avis sur la guerre, et que puisqu'ils se voulaient perdre, tes amis et toi deviez les abandonner à leur sort. Mais quand tu vis l'orage du 10 août se préparer, tu te retiras encore à Arcis-sur-Aube. Déserteur des périls qui entouraient la liberté, les patriotes n'espéraient plus te revoir. Cependant, pressé par la honte, par les reproches, et quand tu sus que la chute de la tyrannie était bien préparée et inévitable, tu revins à Paris le 9 août. Tu te couchas dans cette nuit terrible. Ta section, qui t'avait nommé son président, t'attendit longtemps ; on t'arracha d'un repos honteux ; tu présidas une heure ; tu quittas le fauteuil à minuit, quand le tocsin sonnait ; au même instant les satellites du tyran entrèrent et mirent la baïonnette sur le cœur de celui qui t'avait remplacé : toi, tu dormais !

Dans ce moment, que faisait Fabre, ton complice et ton ami ? Tu l'as dit toi-même : qu'il parlementait avec la cour pour la tromper. Mais la cour pouvait-elle se fier à Fabre sans un gage certain de sa vénalité et sans des actes très évidents de sa haine pour le parti populaire ? Quiconque est l'ami d'un homme qui a parlementé avec la cour est coupable de lâcheté.